

Avant-propos

Sous le signe du chien

À dix-sept ans, la philosophie antique a été pour moi l'oxygène sans lequel je serais mort... Ma découverte de ce continent, avec Lucrèce à l'avant-pont, m'a sauvé de la culture de mort qui triomphe sur l'autre continent auquel, comme la plupart, je devais mon éducation : celui du judéo-christianisme. Dès mon plus jeune âge, j'avais été formaté par cette idéologie mortifère et doloriste : l'idéal ascétique, la culpabilité, la suspicion à l'endroit des femmes, la défiance du plaisir, le mépris du désir, la menace de l'au-delà, les mauvais traitements infligés au corps et tout l'arsenal névrotique de saint Paul élargi aux dimensions de l'Occident – ce qu'on nomme la religion chrétienne... –, voilà ce qui tâchait de faire la loi dans mon âme matérielle.

Quelque temps plus tôt, Nietzsche, Marx et Freud furent des bombes avec lesquelles s'effondra l'édifice conceptuel dans lequel on avait cherché à me faire habiter : la mort de Dieu, la fin du christianisme, la possibilité d'une société postcapitaliste et le corps comme grande raison sexuée, voilà qui m'ouvrait la porte d'un château

en antidote à la prison catholique. Cette modernité m'enchantait, je voyais la sortie du tunnel, je supposais une clarté au bout de ces longues années d'obscurité.

Lucrèce m'apprit alors qu'on pouvait être préchrétien et moral, ce qui m'invitait à parcourir le grand chantier gréco-romain non pas avec l'œil de l'historien soucieux de restaurer un passé que de toute façon on trahit, mais avec celui du philosophe désireux de nourrir le présent et le futur avec cette sève passée mais toujours présente. Penser et vivre après le christianisme exigeait le détour par les Grecs et les Romains.

L'université m'apprit Platon, bien sûr, et sa théorie du désir qui plaît tant aux chrétiens et aux lacaniens – avers et revers de la même médaille. Elle ajouta Aristote et sa métaphysique avec d'interminables lectures pour savoir si l'on devait traduire l'*ousia* grecque par la *substantia* latine, des moments d'anthologie avec, dans le rôle principal, un professeur membre du Parti communiste... L'antiquité, pour l'institution, c'est ce qui rend possibles l'idéalisme, le spiritualisme, le christianisme, le cartésianisme, le kantisme et autres hochets propres à cette Église qui préfère l'idée au réel.

Mais c'est hors du cours et des programmes, hors enseignement officiel et travaux universitaires, que je découvris la figure radicale de Diogène de Sinope. Pourquoi donc tant d'enfumages rhétoriques, sophistiques, scolastiques avec Platon et Aristote – j'allais écrire Platote et Ariston – et jamais rien sur les cyniques Antisthène, Cratès, Diogène, Hipparchia ou les Cyrénaïques Aristippe, Théodore et quelques autres? Le menu? Indigestion d'Idées ou de Formes et jeûne en dehors de ce festin conceptuel bourratif...

Socrate lui-même n'apparaissait que vêtu dans les habits de Platon, déguisé par le philosophe dans une panoplie empruntée à sa garde-robe. Ce Socrate platonisé semble bien loin de ce qu'il devait ou pouvait être en dehors de cet embrigadement. Le triangle subversif qui réunit Socrate, Diogène et Aristippe, trois contemporains qui se connaissaient et se sont rencontrés, me semble plus riche de potentialités que les banquets platoniciens ou les *péripathétiques*, si l'on me permet ce mot valise, du Stagirite.

Diogène fut donc mon maître, du moins un maître qui refuse qu'on le prenne pour tel. J'enviais cette vie sans chaînes, sans entraves, cette existence libre d'un homme qui ne commande pas et ne veut surtout pas qu'on le commande, qui n'est esclave de rien ni de personne, d'aucun préjugé; j'admirais cette figure qui n'est tenue par aucun politiquement correct (une formule moderne pour exprimer une vieille chose) et se propose de mener la vie libre d'un philosophe libre.

Plus tard, j'ai aimé que, dans les généalogies les plus anciennes de la pensée anarchiste, certains historiens remontent jusqu'à Diogène. J'entrevois là un lignage qui, *via* La Boétie, mon autre grand homme sur le terrain politique, nourrit les siècles, et pas seulement le siècle d'or de l'anarchie, je veux dire le XIX^e. Que l'anarchie ait pu concerner tant d'hommes depuis l'agora de Sinope sur lequel Diogène lançait ses premières boules puantes philosophiques, voilà qui me convient bien plus que de souscrire au catéchisme des dévots de l'anarchie qui ne savent ouvrir la bouche sans faire suivre la citation de leur auteur d'un « Béni soit son Nom ».

Diogène, donc. La vulgate résume souvent une pensée, une œuvre, à une poignée de cartes postales faciles à envoyer au destinataire pressé et peu regardant. Première carte postale : le sage crasseux qui vit dans un tonneau duquel il sort parfois pour se masturber sur la place publique. Le tonneau, invention gauloise, va bien pour la légende, mais il s'agissait bien plutôt d'une amphore à huile ou à vin. Quant à ce travail manuel, il est provocation, autrement dit, l'étymologie témoigne, *invitation à* – réfléchir, penser, cogiter, analyser, méditer, raisonner... Ici : aux racines de la pudeur, aux raisons d'un interdit singulier concernant une pratique banale et généralisée, à l'hypocrisie de la morale sociale, à l'opposition entre une pratique courante dans le privé et réprouvée en public par ceux-là mêmes qui s'y adonnent, etc. Première leçon : le philosophe dénude les chimères, toutes les chimères.

Deuxième carte postale : la rencontre du philosophe cynique et de l'homme de pouvoir. Alexandre le Grand, averti de la réputation fameuse du penseur, se rend jusqu'à son amphore et dit : « Je suis tout-puissant, demande-moi ce que tu veux et tu l'auras. » Dans un grec qu'il nous faut traduire pour aujourd'hui, Diogène répond : « Tire-toi, tu me fais de l'ombre » – « Ôte-toi de mon soleil », disent les manuels du temps où l'on apprenait encore le grec... Deuxième leçon : le vrai pouvoir est donc pouvoir sur soi. Tout autre est injustifiable tyrannie.

Troisième carte postale : Diogène passe sa vie à réduire ses besoins au strict nécessaire. Il sait que moins on a de besoins, plus on est libre. L'inventeur de la décroissance se dépouille donc de tout ce qui n'est pas

nécessaire; il ne garde qu'un manteau afin de se protéger des intempéries, une besace pour mettre son écuelle et un bâton destiné à éloigner les fâcheux. Un jour, il avise un enfant qui recueille l'eau d'une fontaine avec sa main. Vexé de n'y avoir pas songé, il se déleste du récipient inutile qui l'a tant encombré pendant des années. Troisième leçon : la maîtrise du désir est toute la maîtrise, elle définit en même temps la liberté absolue – l'autre nom de l'*autonomie*.

Il existe une multitude d'autres cartes postales, moins connues : Diogène faisant le tour de la place en traînant un hareng avec une ficelle pour inviter à se défaire de l'opinion d'autrui ; Diogène cheminant dans les rues avec une lanterne cherchant un homme, non pas un homme dans le sens « un homme, un vrai » mais, humour difficile à saisir, un homme qui soit *L'Homme* de Platon, son ennemi idéaliste, autrement dit l'Idée d'Homme ; Diogène et son coq plumé lancé dans les jambes du même philosophe qui définissait l'homme comme un « bipède sans plumes » – ce qu'était *aussi* le volatile déplumé ; Diogène le mangeur de viande crue, de chair humaine, qui proteste ainsi contre l'arbitraire des interdits ; Diogène qui demande l'aumône à une statue pour s'habituer aux refus ; Diogène qui crache au visage d'un homme, le seul endroit sale qu'il ait trouvé ; Diogène souhaitant qu'on laisse pourrir son cadavre dans un fossé pour signifier qu'après la mort, il n'y a rien ; Diogène pétant en rafale et en public pour déculpabiliser un philosophe stoïcien humilié d'avoir lâché un vent à son insu dans le but de prouver l'inanité des conventions sociales ; et tant d'autres anecdotes qui, toutes, enseignent à mener une vie philosophique...

Mener une vie philosophique sous le signe du cynisme, qu'est-ce à dire? Se masturber sur la place publique? Traîner un hareng derrière une ficelle? Péter à tout vent? Cracher sur le visage de tel ou tel qui le mériterait? Manger de la chair humaine? Non, bien sûr, trop facile... Ce serait pitoyable de recopier, de singer, de décalquer, de suivre un maître en disciple servile comme au soleil l'ombre s'attache à la chose. Il s'agit d'inventer des modalités existentielles cyniques dans un monde dont la *forme* a changé, et comment!, mais dont le *fond* reste le même : toujours des importants dont il faut moucher le nez, des donneurs de leçons auxquels on doit donner des leçons, des puissants arrogants et acheteurs de philosophes comme on monnaie des esclaves auxquels il est nécessaire de signifier qu'on préfère le soleil à leurs clartés factices, des empêcheurs de vivre dont il faut botter le derrière, des marchands d'illusions à claquer, des vendeurs de fausses nouvelles à gifler d'urgence...

De Platon, le philosophe emblématique des gens de pouvoir, la référence des importants, la recommandation des complices du Prince, le maître à penser des enfumeurs de petit peuple, Diogène disait : « À quoi peut bien nous servir un homme qui a déjà mis tout son temps à philosopher sans jamais inquiéter personne? » Je souscris à cette définition de la philosophie : *inquiéter* – inquiéter le quidam rempli de ses certitudes, inquiéter le clone qui croit penser quand il se contente de dupliquer la panoplie de sa tribu (droites et gauches confondues, anarchistes inclus), inquiéter le beau parleur agissant en miroir de son temps et de son époque, inquiéter le perroquet du moment qui vocalise

les mots d'ordre lancés par la poignée de crétins créateurs de l'opinion. *Inquiéter*, quoi...

Ces chroniques sont des exercices d'inquiétude. Elles sont nées près du tonneau de Siné, onaniste et péto-mane vieille manière. Je lui dois (à lui et à Catherine, son Hipparchia...) la seule hospitalité qu'on m'ait jamais offerte dans un journal digne de ce nom. La rédaction quotidienne se fait dans le feu de l'action. Une chronique envoyée le jour d'un événement chaud a le temps de devenir un billet froid dans la parution le temps nécessaire de son traitement par la rédaction. Ce froid devient autre chose encore, le temps passant... C'est le jeu, acceptons-en l'augure.

Quoi qu'il en soit, il reste de l'universel à méditer dans l'anatomie d'un fait divers particulier, car dans l'écume on trouve la substance d'un temps, d'une époque, d'un style, d'un ton. Je lis toujours avec plaisir tel ou tel Propos d'Alain qui peut parler d'un ministre de la Troisième République dont nous avons oublié le nom mais qui, ce faisant, aura épinglé un travers humain semblable à celui qui aurait déchaîné l'ironie de Diogène activiste du bâton.

La colère, l'indignation, l'énervement, l'exaspération, l'agacement conduisent ma plume. J'écris directement, sans brouillon. Je relis pour éviter les trop grosses bévues. Je consens à celles qui restent. Ces pages valent comme les « paroles gelées » de Rabelais. J'aimerais plus souvent que mon papier se noircisse d'emballements, d'enthousiasmes, d'exaltations, de moins de fureurs noires, de plus de scintillements ou de feux d'artifice. Convenons que les occasions de coups de pied au derrière se font

plus nombreuses que celles de lever sa coupe de champagne. Chaque semaine, je cherche des raisons de feux de Bengale, souvent désespérément ; or, la plupart du temps, je ne trouve que des occasions d'activer le lance-flammes ou de... philosopher au marteau, comme dit l'autre ! Vous m'en voyez désolé – et ça n'est pas une formule.

Diogène avait élu le chien comme animal fétiche. Dans un bestiaire emblématique (on y trouve une souris, des grenouilles, un poisson masturbateur, des cigognes, des lièvres, des grues, des chevreuils, mais aussi les déjà vus hareng et coq...), le philosophe l'a choisi parce qu'il veille sur ses amis, saisit le mollet de ceux qui n'en ont pas l'habitude ; il mord aussi ses amis, mais, dit-il, pour les sauver. Le chien, également parce qu'il vit comme lui en pissant le long des églises, en chevauchant en public la femelle convoitée, en déféquant sans souci des convenances aux portes des palais, en aboyant contre les idoles adulées par la plupart. Le chien enfin parce que Diogène et ses disciples se réunissaient près du cimetière pour chiens, une façon de moquer les autres écoles – l'Académie de Platon ou le Lycée d'Aristote, deux lieux aux funestes acceptions contemporaines.

Molosses, cerbères, mâtins, dogues, malinois, aujourd'hui pit-bulls, voilà la race des grands philosophes. Je connais dans la corporation des yorkshires kantien, des toutous platoniciens, des bâtards augustinien, des bichons hégélien, des pékinois thomiste, des loulous chrétien, des chiens policiers évidemment, des caniches en quantité, bien sûr, des levrettes aussi, tout un chenil dans lequel ça claboude, aboie, jappe, glapit, fait le beau, lèche. Mais Diogène seul émerge dans cette

cour des miracles comme un grand seigneur – un grand saigneur...

Concluons cette présentation d'une année de chroniques hebdomadaires à *Siné hebdo* avec l'épithète qui, dit-on, se trouvait sur sa tombe : Diogène a succombé à la morsure d'un chien ou à l'indigestion causée par le souper d'un poulpe cru – autrement dit après avoir péri à cause de ce qui l'avait fait vivre et d'avoir poussé au maximum les conséquences de son invitation à l'ensauvagement. Sur le marbre, donc, le passant pouvait lire : « Il dénuda nos chimères. » Je ne vois pas de plus belle définition de la philosophie.